
APPRÉCIATION D'UN RÉCIT

« LE FAUX »

de

ROMAIN GARY

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Le récit « Le faux », qui compte 20 pages dans l'édition originale, est tiré du recueil suivant :

GARY, Romain. Les oiseaux vont mourir au Pérou, Éditions Gallimard, Paris, Collection « Folio », 1962.

NOTE SUR L'AUTEUR

Né en Russie en 1914, venu en France à l'âge de quatorze ans, Romain Gary a fait ses études secondaires à Nice et son droit à Paris.

Engagé dans l'aviation en 1938, il est instructeur de tir à l'École de l'air de Salon. En juin 1940, il rejoint la France libre. Capitaine à l'escadrille Lorraine, il prend part à la bataille d'Angleterre et aux campagnes d'Afrique, d'Abyssinie, de Libye et de Normandie de 1940 à 1944. Il est commandeur de la Légion d'honneur et Compagnon de la Libération. Il entre au ministère des Affaires étrangères en 1945 comme secrétaire et conseiller d'ambassade à Sofia, à Berne, puis à la Direction d'Europe au Quai d'Orsay. Porte-parole à l'O.N.U. de 1952 à 1956, il est ensuite nommé chargé d'affaires en Bolivie et consul général à Los Angeles. Quittant la carrière diplomatique en 1961, il parcourt le monde pendant dix ans pour des publications américaines et tourne comme auteur-réalisateur deux films, *Les oiseaux vont mourir au Pérou* (1968) et *KM* (1972). Il a été marié à la comédienne Jean Seberg de 1962 à 1970.

Dès l'adolescence, la littérature va toujours tenir la première place dans la vie de Romain Gary. Pendant la guerre, entre deux missions, il écrivait *Éducation européenne* qui fut traduit en vingt-sept langues et obtint le prix des Critiques en 1945. *Les Racines du ciel* reçoivent le prix Goncourt en 1956. Depuis, l'œuvre de Gary s'est enrichie de plus de vingt-six romans, essais et souvenirs.

Romain Gary s'est donné la mort, à Paris, le 2 décembre 1980.

LE FAUX

— Votre Van Gogh est un faux.

S... était assis derrière son bureau, sous sa dernière acquisition : un Rembrandt qu'il venait d'enlever de haute lutte à la vente de New York, où les plus grands musées du monde avaient fini par se reconnaître battus. Effondré dans un fauteuil, Baretta, avec sa cravate grise, sa perle noire, ses cheveux tout blancs, l'élégance discrète de son complet de coupe stricte et son monocle luttant en vain contre sa corpulence et la mobilité méditerranéenne de traits empâtés, prit sa pochette et s'épongea le front.

— Vous êtes le seul à le proclamer partout. Il y a eu quelques doutes, à un moment... Je ne le nie pas. J'ai pris un risque. Mais aujourd'hui, l'affaire est tranchée : le portrait est authentique. La manière est incontestable, reconnaissable dans chaque touche de pinceau...

S... jouait avec un coupe-papier en ivoire, d'un air ennuyé.

— Eh bien, où est le problème, alors? Estimez-vous heureux de posséder ce chef-d'œuvre.

— Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous prononcer. Ne jetez pas votre poids dans la balance.

S... sourit légèrement.

— J'étais représenté aux enchères... Je me suis abstenu.

— Les marchands vous suivent comme des moutons. Ils craignent de vous irriter. Et puis, soyons francs : vous contrôlez les plus grands financièrement...

— On exagère, dit S... J'ai pris simplement quelques précautions pour m'assurer une certaine priorité dans les ventes...

Le regard de Baretta était presque suppliant.

— Je ne vois pas ce qui vous a dressé contre moi dans cette affaire.

— Mon cher ami, soyons sérieux. Parce que je n'ai pas acheté ce Van Gogh, l'avis des experts mettant en doute son authenticité a évidemment pris quelque relief. Mais si je l'avais acheté, il vous aurait échappé. Alors? Que voulez-vous que je fasse, exactement?

— Vous avez mobilisé contre ce tableau tous les avis autorisés, dit Baretta. Je suis au courant : vous mettez à démontrer qu'il s'agit d'un faux toute l'influence que vous possédez. Et votre influence est grande, très grande. Il vous suffirait de dire un mot...

S... jeta le coupe-papier en ivoire sur la table et se leva.

— Je regrette, mon cher. Je regrette infiniment. Il s'agit d'une question de principe que vous devriez être le premier à comprendre. Je ne me rendrai pas complice d'une supercherie, même par abstention. Vous avez une très belle collection et vous devriez reconnaître tout simplement que vous vous êtes trompé. Je ne transige pas sur les questions d'authenticité. Dans un monde où le truquage et les fausses valeurs triomphent partout, la seule certitude qui nous reste est celle des chefs-d'œuvre. Nous devons défendre notre société contre les faussaires de toute espèce. Pour moi, les œuvres d'art sont sacrées, l'authenticité pour moi est une religion... Votre Van Gogh est un faux. Ce génie tragique a été suffisamment trahi de son vivant — nous pouvons, nous devons le protéger au moins contre les trahisons posthumes.

— C'est votre dernier mot?

— Je m'étonne qu'un homme de votre honorabilité puisse me demander de me rendre complice d'une telle opération...

— Je l'ai payé trois cent mille dollars, dit Baretta.

S... eut un geste dédaigneux.

— Je sais, je sais... Vous avez fait délibérément monter le prix des enchères : car enfin, si vous l'aviez eu pour une bouchée de pain... C'est vraiment cousu de fil blanc.

— En tout cas, depuis que vous avez eu quelques paroles malheureuses, les mines embarrassées que les gens prennent en regardant mon tableau... Vous devriez quand même comprendre...

— Je comprends, dit S..., mais je n'approuve pas. Brûlez la toile, voilà un geste qui rehausserait non seulement le prestige de votre collection, mais encore votre réputation d'homme d'honneur. Et, encore une fois, il ne s'agit pas de vous : il s'agit de Van Gogh.

Le visage de Baretta se durcit. S... y reconnut une expression qui lui était familière : celle qui ne manquait jamais de venir sur le visage de ses rivaux en affaires

lorsqu'il les écartait du marché. À la bonne heure, pensa-t-il ironiquement, c'est ainsi que l'on se fait des amis... Mais l'affaire mettait en jeu une des rares choses qui lui tenaient vraiment à cœur et touchait à un de ses besoins les plus profonds : le besoin d'authenticité. Il ne s'attardait jamais à s'interroger, et il ne s'était jamais demandé d'où lui venait cette étrange nostalgie. Peut-être d'une absence totale d'illusions : il savait qu'il ne pouvait avoir confiance en personne, qu'il devait tout à son extraordinaire réussite financière, à la puissance acquise, à l'argent, et qu'il vivait entouré d'une hypocrisie feutrée et confortable qui éloignait les rumeurs du monde, mais qui n'absorbait pas entièrement tous les échos insidieux. « La plus belle collection privée de Greco, cela ne lui suffit pas... Il faut encore qu'il aille disputer le Rembrandt aux musées américains. Pas mal, pour un petit va-nu-pieds de Smyrne qui volait aux étalages et vendait des cartes postales obscènes dans le port... Il est bourré de complexes, malgré les airs assurés qu'il se donne : toute cette poursuite des chefs-d'œuvre n'est qu'un effort pour oublier ses origines. Peut-être avait-on raison. Il y avait si longtemps qu'il

s'était un peu perdu de vue — il ne savait même plus lui-même s'il pensait en anglais, en turc, ou en arménien — qu'un objet d'art immuable dans son identité lui inspirait cette piété que seules peuvent éveiller dans les âmes inquiètes les certitudes absolues. Deux châteaux en France, les plus somptueuses demeures à New York, à Londres, un goût impeccable, les plus flatteuses décorations, un passeport britannique — et cependant il suffisait de cette trace d'accent chantant qu'il conservait dans les sept langues qu'il parlait couramment et d'un type physique qu'il est convenu d'appeler « levantin », mais que l'on retrouve pourtant aussi sur les figures sculptées des plus hautes époques de l'art, de Sumer à l'Égypte et de l'Assur à l'Iran, pour qu'on le soupçonnât hanté par un obscur sentiment d'infériorité sociale — on n'osait plus dire « raciale » — et, parce que sa flotte marchande était aussi puissante que celle des Grecs et que dans ses salons les Titien et les Vélasquez voisinaient avec le seul Vermeer authentique découvert depuis les faux de Van Meegeren, on murmurait que, bientôt, il serait impossible d'accrocher chez soi une toile de maître sans faire figure de parvenu. S... n'ignorait rien de ces

flèches d'ailleurs fatiguées qui sifflaient derrière son dos et qu'il acceptait comme des égards qui lui étaient dus : il recevait trop bien pour que le Tout-Paris lui refusât ses informateurs. Ceux-là mêmes qui recherchaient avec le plus d'empressement sa compagnie, afin de passer à bon compte des vacances agréables à bord de son yacht ou dans sa propriété du cap d'Antibes, étaient les premiers à se gausser du luxe ostentatoire dont ils étaient aussi naturellement les premiers à profiter, et lorsqu'un restant de pudeur ou simplement l'habileté les empêchaient de pratiquer trop ouvertement ces exercices de rétablissement psychologiques, ils savaient laisser percer juste ce qu'il fallait d'ironie dans leurs propos pour reprendre leurs distances, entre deux invitations à dîner. Car S... continuait à les inviter : il n'était dupe ni de leurs flagorneries ni de sa propre vanité un peu trouble qui trouvait son compte à les voir graviter autour de lui. Il les appelait « mes faux », et lorsqu'ils étaient assis à sa table ou qu'il les voyait, par la fenêtre de sa villa, faire du ski nautique derrière les vedettes rapides qu'il mettait à leur disposition, il souriait un peu et levait les yeux avec gratitude vers quelque pièce rare de

sa collection dont rien ne pouvait atteindre ni mettre en doute la rassurante authenticité.

Il n'avait mis dans sa campagne contre le Van Gogh de Baretta nulle animosité personnelle : parti d'une petite épicerie de Naples pour se trouver aujourd'hui à la tête du plus grand trust d'alimentation d'Italie, l'homme lui était plutôt sympathique. Il comprenait ce besoin de couvrir la trace des gorgonzolas et des salamis sur ses murs par des toiles de maîtres, seuls blasons dont l'argent peut encore chercher à se parer. Mais le Van Gogh était un faux. Baretta le savait parfaitement. Et puisqu'il s'obstinait à vouloir prouver son authenticité en achetant des experts ou leur silence, il s'engageait sur le terrain de la puissance pure et méritait ainsi une leçon de la part de ceux qui montaient encore bonne garde autour de la règle du jeu.

— J'ai sur mon bureau l'expertise de Falkenheimer, dit S... Je ne savais trop quoi en faire, mais après vous avoir écouté... Je la communique dès aujourd'hui aux journaux. Il ne suffit pas, cher ami, de pouvoir s'acheter de beaux tableaux : nous avons tous de l'argent. Encore faut-il témoigner aux œuvres authentiques quelque simple

respect, à défaut de véritable piété... Ce sont après tout des objets de culte.

Baretta se dressa lentement hors de son fauteuil. Il baissait le front et serrait les poings. S... observa l'expression implacable, meurtrière, de sa physionomie avec plaisir : elle le rajeunissait. Elle lui rappelait l'époque où il fallait arracher de haute lutte chaque affaire à un concurrent — une époque où il avait encore des concurrents.

— Je vous revaudrai ça, gronda l'Italien. Vous pouvez compter sur moi. Nous avons parcouru à peu près le même chemin dans la vie. Vous verrez que l'on apprend dans les rues de Naples des coups aussi foireux que dans celles de Smyrne.

Il se rua hors du bureau. S... ne se sentait pas invulnérable, mais il ne voyait guère quel coup un homme, fût-il richissime, pouvait encore lui porter. Il alluma un cigare, cependant que ses pensées faisaient, avec cette rapidité à laquelle il devait sa fortune, le tour de ses affaires, pour s'assurer que tous les trous étaient bien bouchés et l'étanchéité parfaite. Depuis le règlement à l'amiable du conflit qui l'opposait au fisc américain et l'établissement à Panama du siège de son empire flottant, rien ni personne ne pouvait

plus le menacer. Et cependant, la conversation avec Baretta lui laissa un léger malaise : toujours cette insécurité secrète qui l'habitait. Il laissa son cigare dans le cendrier, se leva et rejoignit sa femme dans le salon bleu. Son inquiétude ne s'estompait jamais entièrement, mais lorsqu'il prenait la main d'Alfiera dans la sienne ou qu'il effleurait des lèvres sa chevelure, il éprouvait un sentiment qu'à défaut de meilleure définition il appelait « certitude » : le seul instant de confiance absolue qu'il ne mît pas en doute au moment même où il le goûtait.

— Vous voilà enfin, dit-elle.

Il se pencha sur son front.

— J'étais retenu par un fâcheux... Eh bien, comment cela s'est-il passé?

— Ma mère nous a naturellement entraînés dans les maisons de couture, mais mon père s'est rebiffé. Nous avons fini au musée de la Marine. Très ennuyeux.

— Il faut savoir s'ennuyer un petit peu, dit-il. Sans quoi les choses perdent de leur goût...

Les parents d'Alfiera étaient venus la voir, d'Italie. Un séjour de trois mois : S... avait, courtoisement mais

fermement, retenu un appartement au Ritz.

Il avait rencontré sa jeune femme à Rome, deux ans auparavant, au cours d'un déjeuner à l'ambassade du Liban. Elle venait d'arriver de leur domaine familial de Sicile où elle avait été élevée et qu'elle quittait pour la première fois, et, chaperonnée par sa mère, avait en quelques semaines jeté l'émoi dans une société pourtant singulièrement blasée. Elle avait alors à peine dix-huit ans et sa beauté était *rare*, au sens propre du mot. On eût dit que la nature l'avait créée pour affirmer sa souveraineté et remettre à sa place tout ce que la main de l'homme avait accompli. Sous une chevelure noire qui paraissait prêter à la lumière son éclat plutôt que le recevoir, le front, les yeux, les lèvres étaient dans leur harmonie comme un défi de la vie à l'art, et le nez, dont la finesse n'excluait cependant pas le caractère ni la fermeté, donnait au visage une touche de légèreté qui le sauvait de cette froideur qui vu presque toujours de pair avec la recherche trop délibérée d'une perfection que seule la nature, dans ses grands moments d'inspiration ou dans les mystérieux jeux du hasard, parvient à atteindre, ou peut-être à éviter. Un chef-d'œuvre : tel était l'avis unanime de

ceux qui regardaient le visage d'Alfiera.

Malgré tous les hommages, les compliments, les soupirs et les élans qu'elle suscitait, la jeune fille était d'une modestie et d'une timidité dont les bonnes sœurs du couvent où elle avait été élevée étaient sans doute en partie responsables. Elle paraissait toujours embarrassée et surprise par ce murmure flatteur qui la suivait partout; sous les regards fervents que même les hommes les plus discrets ne pouvaient empêcher de devenir un peu trop insistants, elle pâissait, se détournait, pressait le pas, et son expression trahissait un manque d'assurance et même un désarroi assez surprenants chez une enfant aussi choyée; il était difficile d'imaginer un être à la fois plus adorable et moins conscient de sa beauté.

S... avait vingt-deux ans de plus qu'Alfiera, mais ni la mère de la jeune fille, ni son père, un de ces ducs qui foisonnent dans le sud de l'Italie et dont le blason désargenté n'évoque plus que quelques restes de *latifundia* mangés par les chèvres, ne trouvèrent rien d'anormal à cette différence d'âge; au contraire, la timidité extrême de la jeune fille, son manque de confiance en elle-même dont

aucun hommage, aucun regard éperdu d'admiration ne parvenait à la guérir, tout paraissait recommander l'union avec un homme expérimenté et fort; et la réputation de S... à cet égard n'était plus à faire. Alfiera elle-même acceptait la cour qu'il lui faisait avec un plaisir évident et même avec gratitude. Il n'y eut pas de fiançailles et le mariage fut célébré trois semaines après leur première rencontre. Personne ne s'attendait que S... se « rangeât » si vite et que cet « aventurier », ainsi qu'on l'appelait, sans trop savoir pourquoi, ce « pirate » toujours suspendu aux fils téléphoniques qui le reliaient à toutes les bourses du monde, pût devenir en un tour de main un mari aussi empressé et dévoué, qui consacrait plus de temps à la compagnie de sa jeune femme qu'à ses affaires ou à ses collections. S... était amoureux, sincèrement et profondément, mais ceux qui se targuaient de bien le connaître et qui se disaient d'autant plus volontiers ses amis qu'ils le critiquaient davantage, ne manquaient pas d'insinuer que l'amour n'était peut-être pas la seule explication de cet air de triomphe qu'il arborait depuis son mariage et qu'il y avait dans le cœur de cet amateur d'art une joie un peu moins pure : celle d'avoir enlevé aux autres un

chef-d'œuvre plus parfait et plus précieux que tous ses Vélasquez et ses Greco. Le couple s'installa à Paris, dans l'ancien hôtel des ambassadeurs d'Espagne, au Marais. Pendant six mois, S... négligea ses affaires, ses amis, ses tableaux; ses bateaux continuaient à sillonner les océans et ses représentants aux quatre coins du monde ne manquaient pas de lui câbler les rapports sur leurs trouvailles et les grandes ventes qui se préparaient, mais il était évident que rien ne le touchait en dehors d'Alfiera; son bonheur avait une qualité qui paraissait réduire le monde à l'état d'un satellite lointain et dépourvu d'intérêt.

— Vous semblez soucieux.

— Je le suis. Il n'est jamais agréable de frapper un homme qui ne vous a rien fait personnellement à son point le plus sensible : la vanité... C'est pourtant ce que je vais faire.

— Pourquoi donc?

La voix de S... monta un peu et, comme toujours lorsqu'il était irrité, la trace d'accent chantant devint plus perceptible.

— Une question de principe, ma chérie. On essaie d'établir, à coups de millions, une conspiration de silence autour d'une œuvre de faussaire, et si nous n'y mettons pas bon

ordre, bientôt personne ne se souciera plus de distinguer le vrai du faux et les collections les plus admirables ne signifiaient plus rien...

Il ne put s'empêcher de faire un geste emphatique vers un paysage du Caire, de Bellini, au-dessus de la cheminée. La jeune femme parut troublée. Elle baissa les yeux et une expression de gêne, presque de tristesse, jeta une ombre sur son visage. Elle posa timidement la main sur le bras de son mari.

— Ne soyez pas trop dur...

— Il le faut bien, parfois.

Ce fut un mois environ après que le point final eut été mis à la dispute du « Van Gogh inconnu » par la publication dans la grande presse du rapport écrasant du groupe d'experts sous la direction de Falkenheimer que S... trouva dans son courrier une photo que nulle explication n'accompagnait. Il la regarda distraitement. C'était le visage d'une très jeune fille dont le trait le plus remarquable était un nez en bec d'oiseau de proie particulièrement déplaisant. Il jeta la photo dans la corbeille à papier et n'y pensa plus. Le lendemain, une

nouvelle copie de la photo lui parvint, et, au cours de la semaine qui suivit, chaque fois que son secrétaire lui apportait le courrier, il trouvait le visage au bec hideux qui le regardait. Enfin, en ouvrant un matin l'enveloppe, il découvrit un billet tapé à la machine qui accompagnait l'envoi. Le texte disait simplement : « Le chef-d'œuvre de votre collection est un faux. » S... haussa les épaules : il ne voyait pas en quoi cette photo grotesque pouvait l'intéresser et ce qu'elle avait à voir avec sa collection. Il allait déjà la jeter lorsqu'un doute soudain l'effleura : les yeux, le dessin des lèvres, quelque chose dans l'ovale du visage venait de lui rappeler vaguement Alfiera. C'était ridicule : il n'y avait vraiment aucune ressemblance réelle, à peine un lointain air de parenté. Il examina l'enveloppe : elle était datée d'Italie. Il se rappela que sa femme avait en Sicile d'innombrables cousines qu'il entretenait depuis des années. S... se proposa de lui en parler. Il mit la photo dans sa poche et l'oublia. Ce fut seulement au cours du dîner, ce soir-là — il avait convié ses beaux-parents qui partaient le lendemain — que la vague ressemblance lui revint à la mémoire. Il prit la photo et la tendit à sa femme.

— Regardez, ma chérie. J'ai trouvé cela dans le courrier ce matin. Il est difficile d'imaginer un appendice nasal plus malencontreux...

Le visage d'Alfiera devint d'une pâleur extrême. Ses lèvres tremblèrent, des larmes emplirent ses yeux; elle jeta vers son père un regard implorant. Le duc, qui était aux prises avec son poisson, faillit s'étouffer. Ses joues se gonflèrent et devinrent cramoisies. Ses yeux sortaient des orbites, sa moustache épaisse et noire, soigneusement teinte, qui eût été beaucoup plus à sa place sur le visage de quelque carabinier que sur celui d'un authentique descendant du roi des Deux-Siciles, dressa ses lances, prête à charger; il émit quelques grognements furieux, porta sa serviette à ses lèvres, et parut si visiblement incommodé que le maître d'hôtel se pencha vers lui avec sollicitude. La duchesse, qui venait d'émettre un jugement définitif sur la dernière performance de la Callas à l'Opéra, demeura la bouche ouverte et la fourchette levée; sous la masse de cheveux roux, son visage trop poudré se décomposa et partit à la recherche de ses traits parmi les bourrelets de graisse. S... s'aperçut brusquement avec un certain étonnement que le

nez de sa belle-mère, sans être aussi grotesque que celui de la photo, n'était pas sans avoir avec ce dernier quelque ressemblance : il s'arrêtait plus tôt, mais il allait incontestablement dans la même direction. Il le fixa avec une attention involontaire, et ne put s'empêcher ensuite de porter son regard avec quelque inquiétude vers le visage de sa femme : mais non, il n'y avait vraiment dans ces traits adorables aucune similitude avec ceux de sa mère, fort heureusement. Il posa son couteau et sa fourchette, se pencha, prit la main d'Alfiera dans la sienne.

— Qu'y a-t-il, ma chérie?

— J'ai failli m'étouffer, voilà ce qu'il y a, dit le duc, avec emphase. On ne se méfie jamais assez avec le poisson. Je suis désolé, mon enfant, de t'avoir causé cette émotion...

— Un homme de votre situation doit être au-dessus de cela, dit la duchesse, apparemment hors de propos, et sans que S... pût comprendre si elle parlait de l'arête ou reprenait une conversation dont le fil lui avait peut-être échappé. Vous êtes trop envié pour que tous ces potins sans aucun fondement... Il n'y a pas un mot de vrai là-dedans.

— Maman, je vous en prie, dit Alfiera d'une voix

défaillante.

Le duc émit une série de grognements qu'un bulldog de bonne race n'eût pas désavoués. Le maître d'hôtel et les deux domestiques allaient et venaient autour d'eux avec une indifférence qui dissimulait mal la plus vive curiosité. S... remarqua que ni sa femme ni ses beaux-parents n'avaient regardé la photo. Au contraire, ils détournaient les yeux de cet objet posé sur la nappe avec une application soutenue. Alfiera demeurait figée; elle avait jeté sa serviette et semblait prête à quitter la table; elle fixait son mari de ses yeux agrandis avec une supplication muette; lorsque celui-ci serra sa main dans la sienne, elle éclata en sanglots. S... fit signe aux domestiques de les laisser seuls. Il se leva, vint vers sa femme, se pencha sur elle.

— Ma chérie, je ne vois pas pourquoi cette photo ridicule...

Au mot « ridicule », Alfiera se raidit tout entière et S... fut épouvanté de découvrir sur ce visage d'une beauté si souveraine une expression de bête traquée. Lorsqu'il voulut la prendre dans ses bras, elle s'arracha soudain à

son étreinte et s'enfuit.

— Il est naturel qu'un homme de votre situation ait des ennemis, dit le duc. Moi-même...

— Vous êtes heureux tous les deux, c'est la seule chose qui compte, dit sa femme.

— Alfiera a toujours été terriblement impressionnable, dit le duc. Demain, il n'y paraîtra plus...

— Il faut l'excuser, elle est encore si jeune...

S... quitta la table et voulut rejoindre sa femme. Il trouva la porte de la chambre fermée et entendit des sanglots. Chaque fois qu'il frappait à la porte, les sanglots redoublaient. Après avoir supplié en vain qu'elle vînt lui ouvrir, il se retira dans son cabinet. Il avait complètement oublié la photo et se demandait ce qui avait bien pu plonger Alfiera dans cet état. Il se sentait inquiet, vaguement appréhensif et fort déconcerté. Il devait être là depuis un quart d'heure lorsque le téléphone sonna. Son secrétaire lui annonça que le signor Baretta désirait lui parler.

— Dites que je ne suis pas là.

— Il insiste. Il affirme que c'est important. Quelque chose au sujet d'une photo.

— Passez-le-moi.

La voix de Baretta au bout du fil était pleine de bonhomie, mais S... avait trop l'habitude de juger rapidement ses interlocuteurs pour ne pas y discerner une nuance de moquerie presque haineuse.

— Que me voulez-vous?

— Vous avez reçu la photo, mon bon ami?

— Quelle photo?

— Celle de votre femme, pardi! J'ai eu toutes les peines du monde à me la procurer. La famille a bien pris ses précautions. Ils n'ont jamais laissé photographier leur fille avant l'opération. Celle que je vous ai envoyée a été prise au couvent de Palerme par les bonnes sœurs; une photo collective, je l'ai fait agrandir tout spécialement... Un simple échange de bons procédés. Son nez a été entièrement refait par un chirurgien de Milan lorsqu'elle avait seize ans. Vous voyez qu'il n'y a pas que mon Van Gogh qui est faux : le chef-d'œuvre de votre collection l'est aussi. Vous en avez à présent la preuve sous les yeux.

Il y eut un gros rire; puis un déclic : Baretta avait raccroché.

S... demeura complètement immobile derrière son bureau. *Kurlik!* Le vieux mot de l'argot de Smyrne, terme insultant que les marchands turcs et arméniens emploient pour désigner ceux qui se laissent gruger, tous ceux qui sont naïfs, crédules, confiants, et, comme tels, méritent d'être exploités sans merci, retentit de tout son accent moqueur dans le silence de son cabinet. *Kurlik!* Il avait été berné par un couple de Siciliens désargentés, et il ne s'était trouvé personne parmi tous ceux qui se disaient ses amis pour lui révéler la supercherie. Ils devaient bien rire derrière son dos, trop heureux de le voir tomber dans le panneau, de le voir en adoration devant l'œuvre d'un faussaire, lui qui avait la réputation d'avoir l'œil si sûr, et qui ne transigeait jamais sur les questions d'authenticité... *Le chef-d'œuvre de votre collection est un faux...* En face de lui, une étude pour la *Crucifixion de Tolède* le nargua un instant de ses jaunes pâles et de ses verts profonds, puis se brouilla, disparut, le laissa seul dans un monde méprisant et hostile qui ne l'avait jamais vraiment accepté et ne voyait en lui qu'un parvenu qui avait trop l'habitude d'être exploité pour qu'on eût à se gêner avec lui. Alfiera! Le seul être

humain en qui il eût eu entièrement confiance, le seul rapport humain auquel il se fût, dans sa vie, totalement fié... Elle avait servi de complice et d'instrument à des filous aux abois, lui avait caché son visage véritable, et, au cours de deux ans de tendre intimité, n'avait jamais rompu la conspiration du silence, ne lui avait même pas accordé ne fût-ce que la grâce d'un aveu... Il tenta de se ressaisir, de s'élever au-dessus de ces mesquineries : il était temps d'oublier enfin ses blessures secrètes, de se débarrasser une fois pour toutes du petit cireur de bottes qui mendiait dans les rues, dormait sous les étalages, et que n'importe qui pouvait injurier et humilier... Il entendit un faible bruit et ouvrit les yeux : Alfiera se tenait à la porte. Il se leva. Il avait appris les usages, les bonnes manières; il connaissait les faiblesses de la nature humaine et était capable de les pardonner. Il se leva et tenta de reprendre le masque d'indulgente ironie qu'il savait si bien porter, de retrouver le personnage d'homme du monde tolérant qu'il savait être avec une telle aisance, mais lorsqu'il essaya de sourire, son visage tout entier se tordit; il chercha à se réfugier dans l'impassibilité, mais ses lèvres tremblaient.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit?

— Mes parents...

Il entendit avec surprise sa voix aiguë, presque hystérique, crier quelque part, très loin :

— Vos parents sont de malhonnêtes gens...

Elle pleurait, une main sur la poignée de la porte, n'osant pas entrer, tournée vers lui avec une expression de bouleversante supplication. Il voulut aller vers elle, la prendre dans ses bras, lui dire... Il savait qu'il fallait faire preuve de générosité et de compréhension, que les blessures d'amour-propre ne devaient pas compter devant ces épaules secouées de sanglots, devant un tel chagrin. Et, certes, il eût tout pardonné à Alfiera, mais ce n'était pas Alfiera qui était devant lui : c'était une autre, une étrangère, qu'il ne connaissait même pas, que l'habileté d'un faussaire avait à tout jamais dérobée à ses regards. Sur ce visage adorable, une force impérieuse le poussait à reconstituer le bec hideux d'oiseau de proie, aux narines béantes et avides; il fouillait les traits d'un œil aigu, cherchant le détail, la trace qui révélerait la supercherie, la marque qui trahirait la main du maquignon... Quelque chose de dur, d'implacable bougea dans son cœur.

Alfiera se cacha la figure dans les mains.

— Oh, je vous en prie, ne me regardez pas ainsi...

— Calmez-vous. Vous comprendrez cependant que dans ces conditions...

S... eut quelque mal à obtenir le divorce. Le motif qu'il avait d'abord invoqué et qui fit sensation dans les journaux : faux et usage de faux, scandalisa le tribunal et le fit débouter au cours de la première instance, et ce fut seulement au prix d'un accord secret avec la famille d'Alfiera — le chiffre exact ne fut jamais connu — qu'il put assouvir son besoin d'authenticité. Il vit aujourd'hui assez retiré et se voue entièrement à sa collection, qui ne cesse de grandir. Il vient d'acquérir *la Madone bleue* de Raphaël, à la vente de Bâle.

FIN

